Olivier MAURAULT

A MARI USQUE AD MARE

**Voyage de l'Université de Montréal
à travers le Canada
sous la conduite du
Pacifique Canadien.**



MONTRÉAL
1925

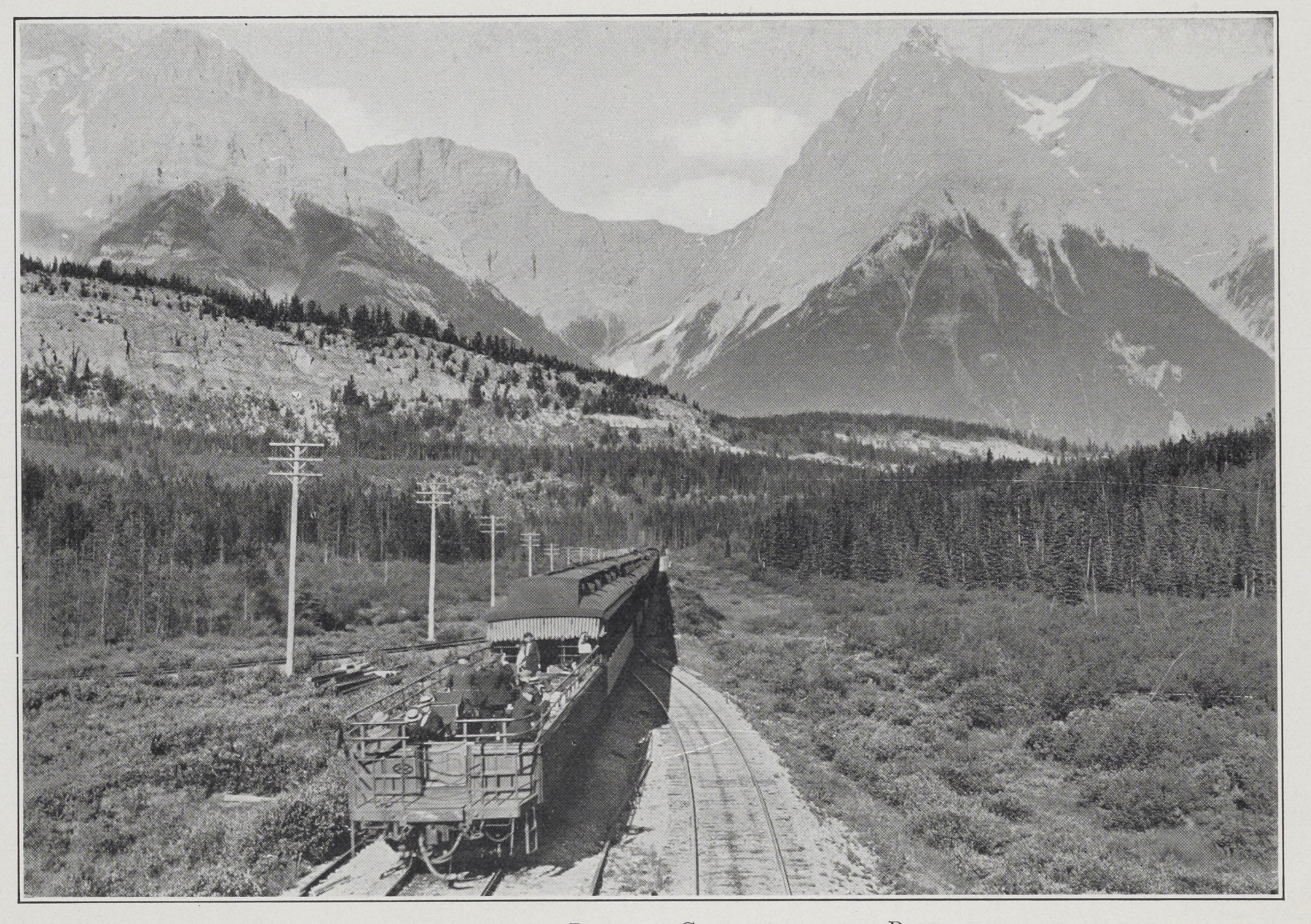
Olivier MAURAULT

A MARI USQUE AD MARE

Voyage de l'Université de Montréal
à travers le Canada
sous la conduite du
Pacifique Canadien.



IMPRIMÉ AU CANADA
MONTRÉAL
1925



Wagon observatoire du Pacifique Canadien dans les Rocheuses

L'Université en voyage

NOUS partons quatre-vingt-treize voyageurs, distribués dans six wagons de luxe. Notre convoi comporte en outre un wagon-restaurant, placé le quatrième à partir de l'arrière, d'un wagon pour le service et d'un wagon pour le bagage. Nous changerons en route de locomotive, aux points dits "divisionals". Nos nègres parlent le français, et j'ai l'honneur de vous présenter celui du wagon-observatoire, natif de la Guyane anglaise et que les dames ont surnommé *Snowball* à cause de son teint...

A la gare, M. Beatty, le président, et d'autres officiers du Pacifique Canadien, sont venus saluer Mgr le Recteur et ses compagnons.[1] Après une première photographie, nous démarrons à quatre heures, pour une course qui couvrira au moins 6,600 milles. Pendant que les ecclésiastiques — ils sont douze — récitent les prières de l'*Itinéraire*, chacun feuillette les documents: programmes, livrets réclames, remis à chaque voyageur par la Compagnie. Les banlieues, mille fois parcourues, s'effacent; voici Ste-Anne, l'île Perrot, Vaudreuil, le lac des Deux-Montagnes; puis nous nous enfonçons dans la campagne assez quelconque qui précède Ottawa. Pendant ce temps, se font les présentations et déjà se nouent de bonnes amitiés. Il y a, dans notre wagon, des chanoines, des curés, des supérieurs de séminaire, des hommes d'affaires, des photographes, des professeurs, des étudiants d'un âge encore tendre...

Nous prenions le premier succulent repas du voyage quand nous entrâmes dans la capitale.[2] Le train décrivit alors un demi-cercle dont Hull occupait l'autre extrémité, ce qui nous permit d'admirer dans la belle lumière du soir les nouveaux bâtiments du Parlement Fédéral. La masse en est imposante, mais les tours, même celle du centre dont les dimensions sont si belles, paraissent raides et grêles. De Hull le spectacle est beau, mais quel malheur, que du haut de la colline parlementaire la vue tombe sur un premier

(1) M. R. G. Amiot, M. Raoul Clouthier, M. F. Berger, tous trois de la Compagnie, viennent avec nous.

(2) Disons une fois pour toutes que le menu du bord fut toujours excellent.

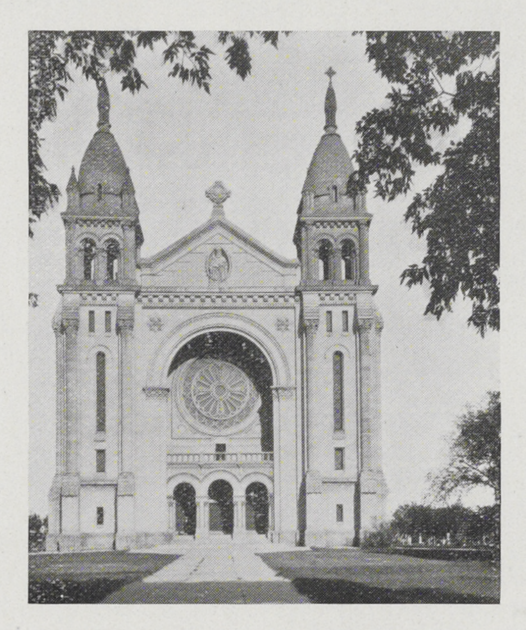
plan d'usines et d'entrepôts de bois! Pour que Ottawa fût parfaitement belle, il faudrait modifier Hull!...

Pendant la nuit suivante, Pembrooke, North-Bay, Sudbury passèrent inaperçus, bien que le sommeil fût léger. Au matin, nous descendions nous dégourdir en gare de Chapleau. L'arrêt fut trop court pour nous permettre d'aller prier sur la tombe de ce pauvre *Louis Hémon*, tué à quelques pas d'ici par une locomotive. Pendant une demi-journée nous traversons un pays, peut-être monotone mais admirable, où nous faisons *soixante lacs à l'heure.* Vers le milieu de l'après-midi, nous commençons à longer la rivière *Pic* qui nous conduira à la baie Heron, sur le grand lac Supérieur. Dès lors, jusqu'au soir le spectacle sera magnifique de cette mer intérieure, semée d'îles, bordée de baies profondes et de promontoires formidables. Si ce sont là les portes de l'Ouest, elles sont prometteuses.

Le jour prochain éclairera pour nous la campagne manitobaine. Le premier contact avec les fameuses plaines fut excellent, et il devait le demeurer, malgré la longueur des jours, jusqu'à la fin. D'ailleurs le steppe du Manitoba diffère de celui de la Saskatchewan, et les deux ne sont pas semblables au plateau de l'Alberta. Ici, il y a encore des arbres, mais la ligne horizontale des terres rejoint le ciel, et les habitations sont bien éloignées les unes des autres. Les cultivateurs qui remuent leurs champs attellent six chevaux à la fois. D'autre part des automobiles sillonnent les chemins. Les villages et les petites villes n'ont encore rien de saillant; il faudra attendre le centre de la plaine pour trouver le type très spécial des agglomérations de l'Ouest.

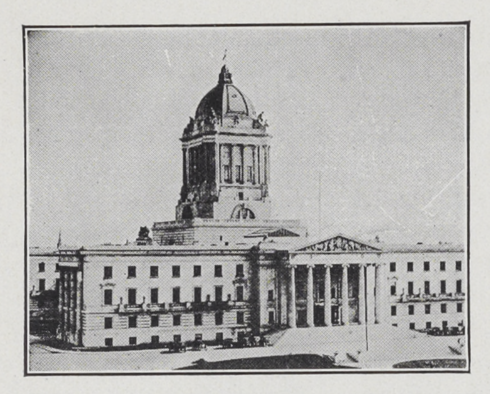
Winnipeg surgit soudain au bord de la Rivière Rouge. Trois silhouettes émergent: le dôme du Parlement, l'hôtel Fort Garry, et, dans St-Boniface, la cathédrale. Grande ville certes (282,900h.), parfaitement aménagée, mais encore trop jeune pour créer l'impression du permanent. Elle a les défauts des villes américaines: construction hâtive et absence de perspective. Ce sont encore les quartiers domiciliaires qui sont les plus attrayants. D'aimables Canadiens français nous cueillirent à la gare pour nous conduire à l'Hôtel-de-Ville. Celui-ci est déjà ancien: il doit être trop petit pour la ville. Nous y sommes reçus par le Maire sur le grand escalier. Un drapeau anglais et un drapeau *américain* ornent la porte d'entrée (on avait reçu la veille une délégation des États-Unis)... De l'hôtel de ville nous nous rendons au Palais du Gouver-

nement. Disons tout de suite que c'est un magnifique édifice; un des plus beaux du Canada, et certainement le plus beau de l'Ouest. Le grand escalier d'honneur, le vestibule de la Chambre sous la coupole au 1er étage, la Chambre elle-même avec ses décorations, et à l'extérieur, le galbe du dôme, la simplicité et les belles dimensions des façades, en font vraiment un monument à part. Il se dresse au milieu d'un vaste espace libre, qui lui donne toute sa valeur. On dit qu'il a coûté trop cher...



La cathédrale de St-Boniface

Chacun prit place dans le fauteuil d'un député. M. le Premier Ministre Bracken nous souhaita la bienvenue et attaqua le thème qui devait être le refrain de tous nos hôtes jusqu'à la mer: nous vous félicitons de venir nous visiter, car mieux nous nous connaîtrons, mieux nous nous comprendrons. Mgr le Recteur répondit que tel était en effet notre désir. Le Président de l'Université du Manitoba prit ensuite la parole, pour présenter ses hommages à l'Université de Montréal. Ce Président, qui est un charmant homme, n'a pas à nous montrer de somptueux bâtiments. Son Université, vassale du Gouvernement, a souffert des dépenses exigées par la construc-



L'HÔTEL DU GOUVERNEMENT, À WINNIPEG

tion du Parlement. Mais on songe à la transporter en dehors de la ville dans les édifices trop grands et trop nombreux du Collège d'Agriculture. Nous nous rendîmes compte, dans l'après-midi, que l'Université trouverait, sur cet admirable domaine, un cadre parfaitement adapté. Si la translation s'effectue le Gouvernement fera à l'Université, d'un seul coup, un don de plusieurs millions.

Nous eûmes l'honneur de dîner, ce midi-là, en compagnie de Mgr Béliveau, archevêque de S. Boniface, dans son modeste palais. Modeste, avons-nous dit, mais rempli du souvenir des grands évêques Taché et Langevin: vieille maison de pierre au milieu des arbres. De l'autre côté de la rue, se dresse la superbe façade romane de la cathédrale. Les plans de l'architecte J.-O. Marchand comportaient un dôme et des transepts; mais la création de l'archevêché de Winnipeg, en partageant les ressources, amena la suppression et de ce dôme et de ces transepts. Telle qu'elle est cependant la cathédrale a grand air. Elle domine le Petit Séminaire des Jésuites, l'Hôpital des Sœurs Grises, le Couvent de Jésus-Marie qui l'avoisinent.

Une réception eut lieu après dîner à l'Hôtel de Ville de S.-Boniface. L'archevêque, le recteur, le maire de Montréal y prirent la parole en réponse aux allocutions des représentants de la ville. Une randonnée d'automobile suivit la cérémonie, dans la direction de S.-Norbert. On nous fit passer à travers champs pour nous montrer la maison natale de ce pauvre Riel, dont nous avions vu la tombe en face de la cathédrale. La visite de l'école d'Agriculture termina l'après-midi.

Après avoir adressé quelques cartes postales dans le salon jaune de l'hôtel Royal-Alexandra, après le très beau souper servi pour nous dans une délicieuse salle *normande*, nos voitures nous ramenèrent à S.-Boniface, où une réunion patriotique devait avoir lieu. La salle du Petit Séminaire entendit pendant cette heure des chants cana-

diens, exécutés par la chorale de la cathédrale, et de vibrants discours par le représentant des Pères, par M. Lacerte, avocat, par Mgr Cherrier, grand vicaire de Winnipeg, par Mgr Piette, l'hon. Patenaude et Mgr Béliveau. Au sortir de cette séance, un goûter nous attendait dans le jardin de l'archevêché. Et nous pûmes à notre aise sympathiser avec nos vaillants et intrépides compatriotes du Manitoba, réunis très nombreux pour nous faire fête. Au retour. Winnipeg nous apparut splendide, ses grandes rues tendues de courants électriques faisant voûte, pour le passage du Maréchal Haig.

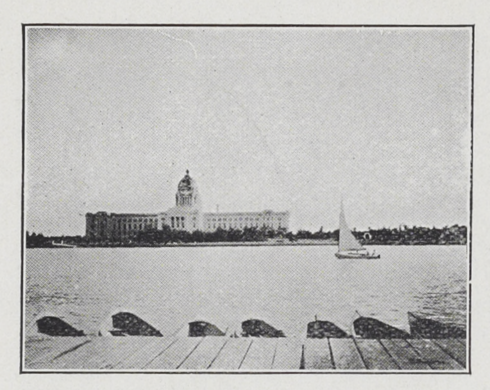


L'HÔTEL "ROYAL ALEXANDRA" (C.P.R.) À WINNIPEG

* * *

La réception de Régina (40,000 h.-1,896 p.)[1] ne fut pas moins généreuse; un seul regret: Mgr Mathieu n'était pas rentré de sa visite *ad limina*... Par une température de 95 degrés, nous descendons du train, après neuf ou dix heures de chemin de fer. Le maire et le grand-vicaire nous accueillent et nous transportent sans tarder au Palais du Gouvernement. Où l'on ne voyait, il y a quinze ans, qu'une savane, sans arbre et sans maison, s'élève maintenant une magnifique construction surmontée d'un dôme,

(1) Nous donnons, dans ces parenthèses, la population et l'altitude en pieds.



L'hôtel du Gouvernement à Régina

(dont les architectes sont les Maxwell de Montréal), en face d'un vaste lac artificiel et au milieu des buissons d'arbustes et de fleurs. Ici encore l'escalier de marbre, la rotonde et la Chambre offrent un coup d'œil vraiment somptueux. C'est dans ce Parlement que nous devions entendre le plus remarquable discours de notre voyage, prononcé par l'honorable M. Uhric, ministre catholique de la santé publique, de descendance allemande. L'orateur est grand, connaît l'art du geste, et parle non seulement des lèvres mais de tout le visage. Il sait prendre les questions de haut. Très au fait de notre histoire nationale, — même de celle qui précéda la Conquête, — il rappela ce que l'Ouest devait au vieux Québec et aux Canadiens français, il rappela de tous ses vœux la collaboration des deux grands groupes ethniques de la Confédération, et termina par un touchant hommage à "*Mathieu*", le grand archevêque, respecté et aimé de tous. Nos applaudissements purent convaincre M. Uhric que nous avions tous compris son admirable anglais. Mgr le Recteur sut d'ailleurs lui exprimer nos sentiments, et assurer nos hôtes que ce qu'ils prêchaient si bien nous l'accomplissions déjà, et que notre voyage n'était qu'un trait nouveau de notre bonne volonté. Le maire avait présenté le Ministre de la Santé, il nous présenta encore le Ministre de l'Agriculture. Ce dernier, en homme d'affaires, fit ressortir la prospérité de la Saskatchewan, les progrès des dernières années, les espoirs de l'avenir. Il nous faut avouer que Régina, plus que Winnipeg peut-être, nous semble appelée à un accroissement prodigieux. Elle occupe le centre du Dominion et règne sur une région d'un incroyable richesse.

Des pelouses du Parlement on voit, à gauche, les deux flèches de la cathédrale. Nous allons maintenant nous y rendre par le chemin le plus long. Voici, derrière le palais législatif, le collège Campion, sous la direction des Jésuites; voici, devant le même palais, deux vastes constructions gothiques, qui sont une école normale et un collège presbytérien; voici, sur les confins des jardins, une carcasse

de fer qui sera plus tard, quand on aura repris la construction, un hôtel du Canadien National. Et nous traversons le quartier des magasins, nous prenons la campagne: cette humble maison de bois, cachée dans les arbres, c'est l'ancien Parlement des Territoires du Nord-Ouest; cette villa dans un bosquet, c'est la Résidence du Gouverneur; ces bâtiments de brique, ce sont les casernes de la fameuse *Police Montée* et dans cette cour se dressa l'échafaud où fut pendu Louis Riel...

La cathédrale, haute église romane sans prétention, qui sera belle quand elle aura reçu ses décorations, est sous la direction des PP. Rédemptoristes anglais. Un peu plus loin s'élève le palais de



La moisson de l'Ouest

Mgr Mathieu, simple maison de ville. Dans le jardin un excellent dîner nous attendait, servi par les gardes-malades de l'hôpital des Sœurs Grises. Plusieurs invités Canadiens français s'étaient joints à nous.

Il faut faire, à propos de Régina, une remarque qui s'applique à toute les villes de l'Ouest. Les canadiens-français y forment une petite minorité. Ce n'est pas dans les grandes villes qu'il faut les chercher, mais dans les gros bourgs de la campagne, sur les terres. Ils reprennent là leur importance numérique et finissent par constituer le gros de la population catholique. N'allons pas le regretter, car dans ce fait réside, selon nous, leur principale chance de survie.

Régina est la capitale législative de la Saskatchewan; Saskatoon, la ville universitaire; Moose Jaw (20,000h.-1779p.) en est le

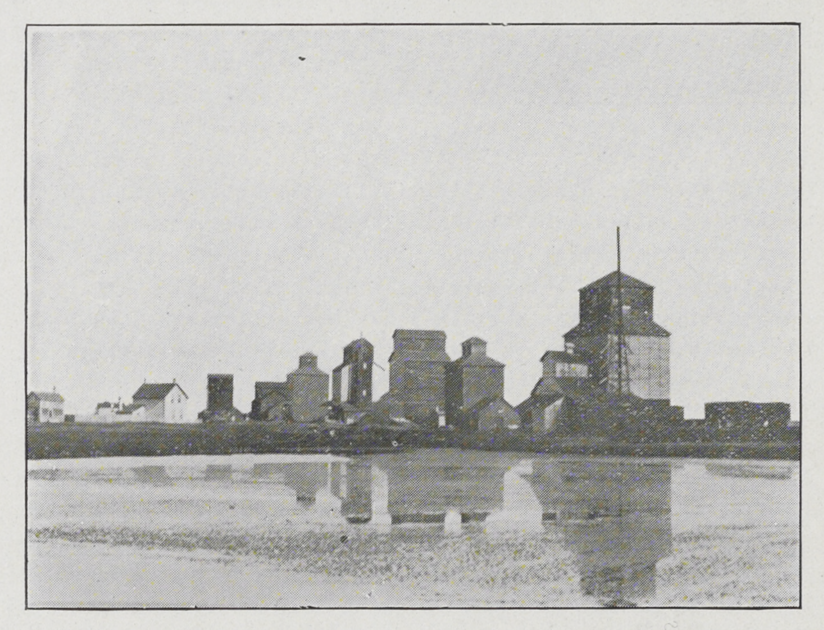
principal centre ferroviaire. Aucun trait saillant ne la distingue essentiellement des autres villes: mêmes rues, tirées au cordeau, même hôtel-des-postes orné d'une tour d'horloge à l'angle de la rue. Cependant il semble qu'elle occupe la pente douce d'un côteau. Notre obligeant chauffeur, homme d'affaire et possesseur d'une ferme à cent milles au nord, voulut bien nous faire voir de près la grande prairie. Il nous conduisit donc au large de la ville. Nous fûmes bientôt au milieu d'une véritable mer de verdure. Vers le nord, aucun pli du sol, un horizon parfaitement droit; au sud, une longue vague bleue très loin, indiquait la moraine continentale, qui prend ici le nom de côteau du Missouri. A plusieurs milles l'une de l'autre des fermes, composées de quelques bâtiments entourés d'un bouquet d'arbres, comme des îles. Nous en apercevions ainsi à de grandes distances.

Peu d'hommes dans les champs. Quelques fermiers, menant de front six chevaux, ameublissaient leur terre, leur terre noire et grasse. Le long de la route, des fleurs sauvages et des troupeaux de rats des champs. Au-dessus de tout cela l'immense ciel ensoleillé et la paix absolue. Un charme prenant se dégage de ce paysage monotone mais sans limite et l'on comprend qu'on puisse y vivre heureux et s'y attacher.

Cette beauté de la plaine se découvrit à nous plus entièrement au cours de la soirée, pendant que notre convoi filait vers Calgary: Réunis, comme chaque soir, sur la passerelle d'arrière du wagon observatoire, nous chantions nos vieilles chansons à répondre du répertoire traditionnel ou quelque rengaine de colonie de vacances. Et même il nous est arrivé d'improviser, à plusieurs voix, quelque chœur fantaisiste sur des vers de Racine... A mesure que nous nous rapprochions de l'Alberta, la plaine se faisait plus onduleuse. Il nous arrivait parfois, du haut d'un talus, d'apercevoir soudain d'incommensurables étendues, que les rayons presque horizontaux du soleil couchant revêtaient d'une rouge lumière. Nous traversions de véritables déserts où même les stations n'étaient avoisinées d'aucune maison. Puis de lointaines métairies apparaissaient dans leur émouvant isolement. A intervalles presque réguliers surgissait à l'horizon et grandissait à vue d'œil un village, un de ces étranges villages de l'Ouest: cinq ou six petits élévateurs le long de la voie, une gare, une rue bordée d'un hôtel, d'un magasin, d'une banque, d'un cinéma peut-être et de quelques maisons; il se peut qu'il y ait eu aussi une ou deux petites églises en arrière.

Telle nous vîmes Chaplin, dominant son lac aux rives plates; telles elles sont toutes ces villes naissantes, si peu semblables à nos vieilles et chères paroisses.

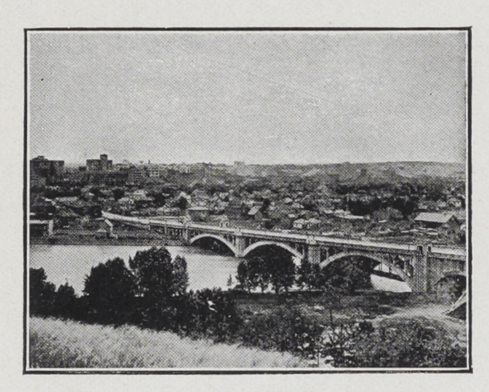
Le lendemain matin, pendant le déjeuner, à une trentaine de milles de Calgary, les glaciers des Rocheuses, mêlés aux nuages, mais facilement reconnaissables, s'élevèrent en face de nous. Un autre monde allait s'ouvrir, où la nature au lieu de nous tenir les



Élévateurs dans la prairie

yeux tournés vers la terre, allait les élever sans cesse vers les sommets et vers le firmament.

Calgary (75,000h.-3,439p.) était en fête. La veille avait eu lieu le *stampede* annuel et les cow-boys caracolaient encore dans les rues. Stampede signifie, nous a-t-on dit, *affolement*, et le jeu consiste à monter des chevaux affolés, à ne pas se laisser désarçonner et à mâter sa bête. Les cow-boys portent de long pantalons de peau, des chemises de couleur, un foulard vif autour du cou et un grand feutre sur la tête. On les rencontre dans la ville, mêlés avec des Indiens, des Slaves et des Américains: le *lobby* de l'hôtel Palliser est le rendez-vous de ce bariolage de costumes et de races.



Un pont sur la Bow à Calgary

L'hôtel *Palliser*, dirigé lui aussi par la Compagnie du Pacifique, possède une luxueuse salle des fêtes, où l'on nous avait préparé un banquet. Le nouvel évêque de Calgary, Mgr Kidd, avait tenu à se joindre à nous, et quand vint l'heure des discours il parla en français. Malgré une carrière déjà longue, passée à la direction du Séminaire de Toronto, Mgr Kidd s'exprime en notre langue d'une manière excellente. Il nous dit sa joie de voir, en nos personnes, l'Est du pays venir visiter l'Ouest, afin de créer entre les deux une union plus franche; il exhorta les Canadiens français à s'établir dans son diocèse et promit au Dr Beauchemin, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Calgary, de donner à nos comptriotes, dans la ville, une paroisse, dès qu'ils seraient assez nombreux. Le Dr Beauchemin, par un mot très émouvant de bienvenue avait ouvert la série des discours; Mgr Piette la ferma. Il présenta à Mgr Kidd nos sentiments de respectueuse admiration; il affirma de nouveau notre volonté de nous instruire au cours de ce voyage, et de collaborer à l'union des peuples de notre vaste patrie, sans oublier jamais cependant notre droit d'aînesse. Sur les entrefaites, le maire de la ville, très pris ce jour-là avait trouvé le moyen de venir passer quelques instants avec nous. Aux quelques paroles très cordiales de bienvenue qu'il nous adressa, nous répondîmes résolument par le chant national: ce fut un des moments les plus impressionnants de ces trois semaines, pourtant fécondes en émotions.

Du haut du solarium de la toiture de l'hôtel, tout Calgary apparaît. Il s'étend dans une sorte de soucoupe, où tournent et retournent la rivière Bow et son affluent l'Elbow. On est dans une dépression du plateau albertain. Sur les bords, les constructions commencent à se dresser, l'École technique par exemple: un pont en pente relie la ville, par-dessus la Bow, à cette rive plus élevée. A l'autre extrémité de la coupe, s'étage une banlieue domiciliaire, où les clubs de natations bordent la rivière. Dans l'ensemble, à ne juger que par les courtes heures de notre séjour, Calgary nous paraît

la ville la plus originale de l'Ouest, en deça des Rocheuses, et peut-être la plus vivante.

* * *

La traversée des montagnes se fait le long de diverses rivières. On raconte à ce propos que, lors de la construction du chemin de fer, le P. Lacombe avertit les ingénieurs qu'ils n'avaient pas autre chose à faire qu'à suivre les vallées. C'était en effet une route naturelle tracée d'avance, mais qui demeurait pleine de difficultés pour les lourdes voitures des chemins de fer. C'est sur les rives de six magnifiques rivières que l'on franchit les Rocheuses. La *Bow* d'abord que nous avons vue déjà à Calgary et qui nous conduira jusqu'à *Great Divide*, à ce point précis où les ruisseaux à gauche coulent vers l'Atlantique, où les ruisseaux à droite descendent vers le Pacifique. Puis la Kicking Horse, nommée ainsi non pas d'après la figure mal faite d'un demi-cheval que l'on croit apercevoir sur une paroi de montagne, mais en souvenir d'une *ruade* qui fut presque fatale à un des ingénieurs de la ligne. La Kicking Horse se jette dans le fleuve Columbia, qui fait en ces régions une immense boucle, et nous trouvons bientôt, au-delà, la splendide rivière Beaver aux rives si abondamment boisées. Nous la perdons de vue avant de traverser le tunnel Connaught et ce sera alors l'Illecillewaet que suivra le train. Le lendemain, dans cette région intermédiaire, entre les Selkirks et les Cascades, nous longerons le système de lacs qui porte les noms de Sicamous et de Kamloops et devient la rivière Thompson, puissante entre ses rives de terre jaunes. Elle-même se jettera, vers midi, dans le boueux Fraser, qui nous conduira par des gorges d'une incomparable splendeur jusqu'aux terres basses de la Colombie et à Vancouver.

Par un bel après-midi de soleil, nous quittions Calgary et deux heures après, nous avions pénétré dans le massif des rocheuses, sous la conduite de la Bow. Tout de suite des sommets familiers nous frappèrent, ces *Trois Sœurs* en particulier, qu'on voit si bien de Canmore. Et bientôt apparut le Mont Rundle, dont les donjons massifs, à main gauche, nous cachaient ce Banff, qui allait satisfaire nos plus difficiles espérances de beauté. Déjà le nombre des sommets environnants, leur altitude, la couleur qu'ils prenaient sous les rayons du couchant, la nudité de leur calcaire, avaient commencé à nous émouvoir. Et pourtant nous n'avions pas atteint la région des glaciers; à peine si, dans quelque crevasse, bril-



L'hôtel de Banff et la vallée de la Bow

laient d'étroites nappes de neige. Mais nous avions déjà sous les yeux les Rocheuses, bien caractérisées, et nous apercevions devant nous le Mont Castle.

Mais le train s'arrête. C'est Banff. A qui n'a pas vu nos montagnes de l'ouest, ce mot ne rappelle que des photos aperçues en feuilletant quelque livret-réclame. Mais pour le touriste qui l'a atteint, quelle évocation que les cinq lettres de son nom! On peut discuter la beauté et le charme d'autres endroits très vantés. Il nous semble que Banff — comme Percé en Gaspésie — jouit d'une admiration unanime et fervente. Il entre dans ce sentiment, non seulement la vision d'un paysage exceptionnel, mais le souvenir d'un confort parfait dans un des plus beaux hôtels du monde. Et nul hôtel qui s'harmonise mieux avec le paysage, et qui ressemble plus à une aiguille de rocher parmi cette chaîne de sommets aigus.

Bâti sur un mamelon, à la fourche de deux rivières, l'hôtel de Banff érige sa tour centrale et ses deux longues ailes sur un éperon, d'où il domine les environs, sans être écrasé par les hautes montagnes qui l'entourent. A l'intérieur, la disposition des grandes pièces communes est pleine de variété. La salle à manger est particulièrement vaste. Elle est un peu basse de plafond, mais ses fenêtres s'ouvrent sur la forêt du Mont Sulphur, presque à portée de la main. Dans cette salle, nous avons pu voir de nos yeux ce qu'exige d'acrobatie et de course le service rapide d'un grand hôtel. Pendant que le voyageur est tranquillement assis à une table bien mise, les serviteurs courent et se bousculent. Les commis Japonais se précipitent vers la cuisine, chargés de leurs paniers de fil de fer ou de leurs cabarets, et ouvrent les portes d'un coup de genou ou d'épaule; on a l'impression d'une activité fébrile et maladive, qui fait contraste avec le calme de la nature extérieure.

Cette nature, à Banff, a tous les charmes. De la grande terrasse de l'hôtel, les yeux tombent d'abord sur les piscines à ciel ouvert, remplies celle-ci d'eau chaude sulfureuse, celle-là d'eau froide. Chose étrange dans les montagnes, le spectacle de ces piscines est un des attraits du lieu. Il faut s'arrêter pour adm rer les évolutions des baigneurs, aux costumes multicolores, qui, du matin au soir, plongent, nagent, jouent en plein soleil, dans l'eau limpide.

Si le spectateur porte ses regards un peu plus loin que ces bassins d'émail, il aperçoit deux rivières, à gauche la *Bow* qui des-

cend par l'escalier impétueux d'une chute très considérable, à droite la *Spray*, torrent glaciaire, venu à travers la forêt, pour se perdre dans la plus grande rivière. En recevant la Spray, la Bow tourne à angle droit et se dirige vers l'horizon, semée d'îles, entre les bords escarpés du Mont Tunnel et du Mont Rundle, qui de ce côté a la forme d'une pente raide se terminant à une arête vive, de 9665 pieds d'altitude. La rivière disparaît au pied de côtes modérées, qui servent de contreforts à la chaîne du Fairholme (9715 p.), barrant l'horizon. Au-dessus du Mont Tunnel surgit la pyramide



La piscine chaude (92°) de l'hôtel de Banff

aigüe du Mont Cascade (9826 p.), pendant que, à droite, la pente du Rundle, couverte de forêts, laisse deviner ses sentiers jusqu'à des hauteurs troublantes. En face, s'élèvent les flancs boisés du Mont Sulphur, avec ses sources chaudes à mi-côté et ses observatoires perdus sur les sommets.

Partout les buts d'excursion abondent: la petite ville d'abord, le lac Minnewanka, la piscine municipale et sa grotte, le parc aux animaux, où l'on peut admirer de magnifiques spécimens de buffalos et de chèvres de montagnes.

En quittant Banff, le chemin de fer reprend la vallée de la Bow et se dirige en droite ligne sur le Mont Castle (9030 p.) Celui-ci



Les buffalos du parc de Banff

se dresse comme un énorme château de granit rouge flanqué, à droite, d'un donjon séparé du massif. De face, le mont est assez étroit, de côté, il offre une longue ligne horizontale, semblable à la toiture d'une place fortifiée. Sa silhouette se grave dans la mémoire. On n'a pas fini de la contempler que déjà à gauche apparaît cet autre sommet populaire, le Mont Temple. Nous y reviendrons. Pour le moment, hâtons-nous vers le Lac Louise, que la réclame a rendu célèbre dans toute l'Amérique et que chacun brûle



Le lac Louise

de contempler. La gare est un immense chalet en bois rond, vernis. Un tramway électrique nous reçoit et en quelques minutes d'ascension nous conduit à l'hôtel.

Cet hôtel, moins bien réussi que celui de Banff, et qui offre des façades trop plates et trop neuves sous la lumière intense, possède quelques pièces intérieures incomparables. Les grands salons et la salle à manger surtout sont admirables. Mais la décoration et le mobilier disparaissent quand on se tourne vers les immenses fenêtres: c'est que, à travers ces cadres faits exprès, resplendit un des plus beaux spectacles de la nature, le même que l'on contem-

plerait indéfiniment, assis sur les pelouses du jardin. A quelques milles au fond, le glacier Victoria et le mont Lefroy resplendissent. Plus près à gauche et à droite, des montagnes boisées qui se réunissent à la base du glacier et presque au niveau de l'eau. Sur le mont de la Ruche, à droite, l'œil distingue un observatoire qui domine les petits lacs Miroir et Agnès — les lacs dans les nuages — que l'on devine d'en bas Et dans cette vasque de montagnes, le



LES LACS DANS LES NUAGES (Louise, Agnès et Miroir)

lac Louise au nom charmant, émeraude d'un vert lumineux et vivant, qu'un soleil blanc semble éclairer par en-dessous. S'asseoir au bord de ce lac céleste, et s'en remplir les yeux jusqu'au fond, dans le grand soleil de juillet et le silence de tout!

Un autre spectacle ravissant nous attendait. Pendant qu'un petit groupe escaladait la *Ruche* afin de toucher aux glaciers, nous partions en autocar pour le lac *Moraine*. On sait ce que moraine veut dire: un bourrelet de roches et de terre que les glaciers pous-

sent devant eux ou qu'ils entraînent sur leurs flancs: la moraine est ainsi frontale ou latérale... Par des chemins qui défient toute prudence, notre grosse voiture chargée de vingt à trente passagers, s'engage sur le flanc des montagnes, à des milliers de pieds de la vallée; elle contourne des monts boisés, elle se colle à des pics rocheux pour ne pas rouler dans les abîmes. Voici l'admirable Temple (11626 p.): c'est-à-dire d'innombrables contreforts et d'arc-



Le lac Moraine

boutants gothiques, qui s'épaulent jusqu'à un suprême clocher qui règne, dans la sérénité du ciel. Autour de nous, au-dessus et au-dessous du chemin, des déboulis de rocs accusent l'action du froid, de la chaleur et des pluies.

A un détour, on aperçoit les premiers sommets couverts de neige de la vallée des *Dix Pics*. Bientôt une barre d'émeraude pâle brille à leurs pieds: c'est le lac *Moraine*. Le lac Louise offre un tableau plus parfait, plus *un*, plus classique en quelque sorte; le lac *Moraine*, sans lui céder de beaucoup en beauté, nous donne une

plus éclatante leçon de géologie. En des temps reculés, cette vallée, dont les sommets seuls retiennent maintenant la neige, était le lit d'un énorme glacier, qui poussait devant lui une moraine. A la fin de l'époque glaciaire, ces neiges fondirent, et les eaux restèrent emprisonnées entre les dix pics et la moraine, tendue comme une digue à travers la vallée. Depuis, le lac s'alimente des mille cascades qui s'échappent des glaces éternelles, et toujours retenu dans sa coupe de rochers et de forêts, reflète le ciel mouvant et les immobiles sommets. C'est un des coins du monde, où retentit le mieux la louange de *notre sœur l'eau*, comme dirait saint François.

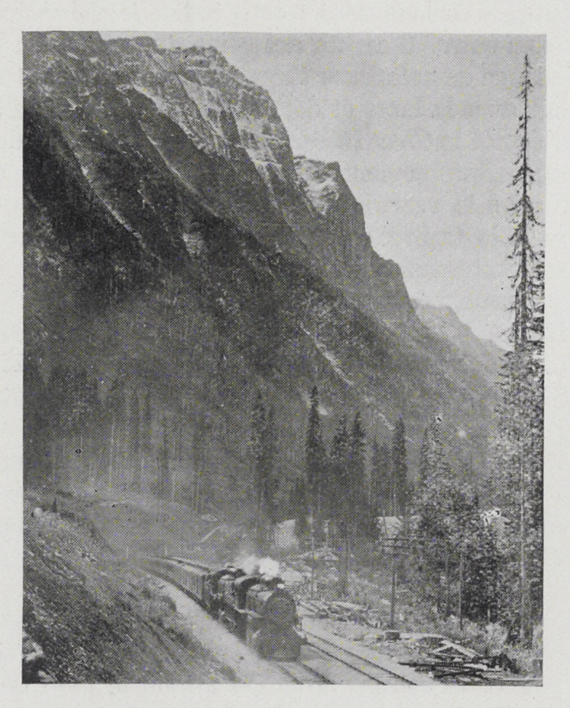
Revenus dans la large et déjà familière vallée de la Bow nous atteignons bientôt le *Great Divide*, la hauteur des terres de la chaîne des Rocheuses proprement dite. Dès ce moment commence la descente vers le versant du Pacifique. Cela ne veut pas dire que désormais le train n'escaladera plus les montagnes, mais les eaux que nous suivrons couleront toutes vers le grand océan. Après ce point remarquable s'ouvre la fameuse passe du *Cheval qui rue* (Kicking Horse). Au bout se trouve une série de tunnels en spirales, où nous tournerons pendant des heures, au milieu d'un paysage qui dépasse l'imagination Un cirque de montagnes s'ouvre devant nous, bloqué à gauche par le mont Cathédrale (10454 p.), dont les nefs et la tour centrale nous surplombent, et l'énorme massif du Stephen (10485 p.); à droite s'étend la vallée célèbre de Yoho, qui s'obstinera à nous cacher ses admirables chutes et ses lacs. Le train offrira tantôt la droite, tantôt la gauche à ce paradis de forêts, de cascades et de glaciers, sans jamais y pénétrer. A nos pieds apparaîtront les bouches des tunnels, pendant que du wagon-observatoire, nous apercevrons notre locomotive, presque en face, de l'autre côté de la boucle. Une fois atteint le fond de la vallée de la Kicking Horse, nous reprendrons la ligne droite, en longeant le granit du Stephen, dont les mines d'argent se suspendent à mille pieds au-dessus de nous.

Voici la petite ville de Field, centre d'industrie et de tourisme. Après un court arrêt, nous reprenons la route toujours accompagnés de la Kicking Horse Nous passons ainsi à Leanchoil d'où l'on peut admirer la pyramide du mont Chancellor (10,750 p.), et peu de temps après nous atteignons Golden, au bord de la vaste vallée de Windermere.

Cette vallée magnifique est arrosée par le fleuve Columbia, qui y coule vers le nord; elle sépare la chaîne des Rocheuses, aux

monts rugueux et déchiquetés, de la chaîne des Selkirks, plus ancienne, plus lavée et couverte de bois jusqu'à de grandes hauteurs. Nous apercevons aujourd'hui, dans le grand soleil de l'après-midi, les lointains sommets de la chaîne secondaire de *Purcell* où nous essayerons de pénétrer tout à l'heure.

Le train suit d'abord le Columbia, déjà large et abondant. A droite, à flanc de côteau, le charmant village d'Edelweiss, où les



La sortie du tunnel Connaught

guides suisses des Rocheuses ont transplanté les chalets de leur pays natal. Puis, avant que le Columbia ne tourne brusquement pour redescendre par une autre vallée, nous profitons d'un affluent, la *Beaver*, pour nous enfoncer dans les forêts qui tapissent ses rives. Comme accrochée aux parois des hautes montagnes qui l'enserrent, la voie ferrée la longe, sans manquer un seul de ses méandres tortentueux jusqu'à la passe Rogers Ici, jadis, les trains montaient dans un étroit passage entre le mont Tupper et le mont Avalanche; les éboulis de rochers, les tourmentes de neiges obstruaient souvent


Le mont Sir Donald, à Glacier

le défilé et retardaient les voyages; il fallut creuser la montagne, pour en finir avec ces embarras. Notre convoi s'engage maintenant dans le tunnel *Connaught,* long de cinq milles. Au sortir de l'obscurité, le regard se pose sur la vallée de la rivière Illecillewaët, qui sort du grand Glacier, et sur l'éperon du mont Cougar; derrière nous s'élève la masse énorme du Sir Donald (10,808 p.) et le parc, cher aux alpinistes, dit *Glacier Park.* Nous sommes au sommet des Selkirks et nous ne cesserons vraiment plus de descendre jusqu'à la mer.

L'Illecillewaët est étroite et rapide, elle s'engage dans des crevasses vertigineuses. A l'Albert Canyon nous descendons du train pour la voir courir follement et tourner, dans un couloir d'une vingtaine de pieds de large, à cent cinquante pieds au-dessous de nous. Un observatoire construit exprès permet de contempler sans danger cet extraordinaire spectacle.

Et puis, nous entrons, dans la soirée, en gare de Revelstoke, sur les bords du Columbia pour une seconde fois. Après une courte excursion dans cette paisible petite ville, si bien protégée par les montagnes, nous passerons la nuit en gare, avant de prendre, au petit jour, l'étape de Vancouver, que nous atteindrons le soir. De bon matin nous passerons à Sicamous au bord des lacs Shuswap, capricieux de forme comme une poulpe géante, et quand la grande lumière du jour couvrira le pays, nous commencerons à suivre la rivière Thompson, si différente de toutes les autres qu'on en reste tout étonné. Ses eaux sont aussi claires, aussi vertes, aussi abondantes, mais ses rives sont jaunes et le travail d'érosion y éclate à tout moment. Elles s'écartent parfois pour faire place à un lac, au bord duquel s'est établie la jolie ville de Kamloops; la plupart du temps, elle serpente, rongeant à droite la côte à pic, et déposant à gauche les terres qu'elle a arrachées, mais toujours aussi coloriée, verte et mauve en ses eaux, dorée sur la double et triple terrasse qui la retient, éblouissante de soleil sous un ciel très bleu.

Avant de se perdre dans le Fraser, elle s'engage dans des canyons d'une beauté épique, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la nature sauvage et terrible, ou de l'homme qui a osé lancer à toute vitesse de lourds convois, au bord d'un torrent si impétueux. Les trains dominent le courant d'une centaine de pieds, sur une voie qui est comme suspendue entre le ciel et l'abîme, et qui, à tous moments, enjambe la rivière pour épargner du temps. Du wagon observatoire sans couverture, les voyageurs peuvent suivre les moindres détails du paysage, et leur langage est une suite d'exclamations à demi-effrayées.

Vers midi, la Thompson, calmée, jette ses eaux limpides et vertes dans le flot boueux du Fraser. La petite ville de Lytton est assise au confluent, dans un site magnifique. Le Fraser descend du Nord. Il vient de la région de Cariboo, à travers le cœur même de la chaîne cotière (Coast Range), qui ne porte le nom de Cascade qu'au nord des Etats-Unis.

Le Fraser n'a pas d'abord l'idéale beauté de la Thompson. Ses eaux grises et sales paraissent étranges et déplacées dans ce pays de rochers. Mais dès qu'on l'aperçoit, il affirme sa puissance: il est le roi de la région. Sa course vers l'océan a quelque chose de furibond et fait penser à un troupeau de chevaux sauvages, pris d'épouvante. Vers le milieu de l'après-midi, quand on arrive dans les célèbres gorges, on a l'impression d'avoir atteint le point culminant d'une symphonie, où les eaux, les rochers, les montagnes et les forêts feraient une musique divine. Et de fait, est-il endroit sur terre où éclate davantage la puissance de Dieu ? — Le gracieux se mêle au terrible. Voici la rivière Spuzzum: elle dégringole des montagnes, et juste au-dessous de la voie ferrée, elle tombe d'un premier bond sur une plate-forme de rochers qu'elle creuse en marmites de géants, puis gracieusement s'épanche, comme de la vasque d'un jet d'eau, dans le terrible fleuve qui l'anéantit. Plus bas, deux éperons de roc, surnommés les *portes de l'enfer* et qui semblent plonger jusqu'au cœur de la terre, affrontent le fleuve affolé et le forcent de passer dans l'étroite porte qu'ils veulent bien lui ouvrir. Notre terne prose, pas plus que la plus parfaite photographie, ne donne une idée de cette force, unie à cette splendeur. Et pendant des milles, jusqu'à Yale, jusqu'à Hope, où le fleuve devenu paisible, se tourne résolument vers l'ouest, pour atteindre l'océan, le touriste n'a pas assez d'yeux pour admirer la nature. Ici aussi l'homme a fait des merveilles. Les ingénieurs de la fin du XIXe siècle, ont

solidement inscrit au flanc des rochers la voie où court le transcontinental; avant eux, les découvreurs avaient tracé un chemin au bord du Fraser, le fameux *Cariboo trail* et nous l'apercevons encore ce sentier périlleux, perché plus haut que nous sur l'autre rive, et les ponts suspendus, maintenant ruinés, par lesquels il franchissait le fleuve. De cet antique sentier, l'Etat est à faire un chemin d'automobile, et avant longtemps saint Christophe devra y établir ses avant-postes.



Le fleuve Fraser et "les portes de l'enfer"

Au sortir de ce pays tourmenté, le Fraser toujours gris, s'épanche dans une vaste vallée. La végétation se fait plus variée. Voici *Agassiz* ferme expérimentale du gouvernement de la province; voici *Mission* dominé par quelques établissements religieux; voici enfin le fond de Burrard Inlet, et le port de Vancouver.

* * *

Depuis Calgary, sauf au cours d'une cérémonie badine à bord du train, nous n'avions ni fait ni entendu de discours. A Vancouver,

(130,000h.) il devait en être autrement. Mais voyons d'abord la ville. Nous y arrivions le soir, par la gare du Canadien Pacifique qui avoisine les quais. Tout de suite, à la largeur des rues, à l'importance des bâtiments, à la foule qui circule, on a l'impression d'une grande métropole. La ville commerciale est dominée par la masse imposante et assez étrange du grand hôtel Vancouver. L'allure générale est d'un gratte-ciel; les détails d'ornementation sont empruntés à la renaissance italienne; italienne aussi la toiture, coiffée d'une pergole au seizième étage. A l'intérieur, c'est un monde de vastes pièces, où se croisent une foule de voyageurs



L'hôtel Vancouver (C.P.R.)

exotiques: lobby, salle des pas perdus, salles à manger, salles de bal, salles de conventions et de clubs, salon de musique — ce dernier extrêmement joli, en forme de rotonde. Mais le trait le plus original de cet immense édifice, celui dont on garde un souvenir ineffaçable, c'est sa toiture fleurie. Au-dessus du corps principal s'étend un véritable jardin. On n'y trouve pas seulement des fleurs à profusion le long des balustrades, mais des corbeilles gigantesques de quatre saisons, des vignes et même des arbres. Sur le parquet de tuile, sont distribués des sièges, et de nulle part mieux que de cet observatoire luxueux on peut admirer plus pleinement le panorama. Il n'est pas beaucoup de villes, en Europe ou en Amérique, qui aient une situation comparable. Au nord, presque à

portée de la main, s'élève le massif aux sommets variés de la chaîne côtière. Deux rochers, vers la gauche, affectent la forme de deux lions: ce sont les gardiens de la ville. Au pied de ces monts s'étend le port de Vancouver, s'ouvrant à gauche dans le détroit Juan de Fuca par l'étroit passage des Narrows. De ce côté-ci de cette espèce de fjord, se succèdent les quais, entre le parc Stanley et le fond de



Le toit fleuri de l'hôtel Vancouver

l'Inlet. A l'est, la ville, qui se perd dans la fumée; au sud, Shaughnessy Heights, au delà d'une étroite baie, sur le flanc des côteaux; à l'ouest, un bras de l'Océan, qui porte le nom d'English Bay, (la Colombie Britannique est en effet très English). Au crépuscule, le spectacle est d'une grande, très grande beauté. Pendant que les lumières s'allument en bas, innombrables; que les feux du ciel commencent à scintiller, l'horizon du couchant se décolore lentement, sur la mer, et un vague parfum s'échappe des fleurs.

Le lendemain, dîner à nous offert, par les Native Sons of Canada, au Café des Ambassadeurs. Salle débordante de convives, menu froid, jazz, discours politico-économique d'un *attorney* de l'endroit (le sosie de M. Beatty, président du Pacifique), réponse pleine d'humour de Mgr le Recteur, allocution prudente de *notre maire Duquette*. En somme que nous voulaient au juste ces Native Sons ?... En tout cas, leur accueil fut sympathique, et, croyons-nous, très caractéristique de l'extrême-ouest. Nous rencontrerons encore ces hommes, ou leurs concitoyens, deux jours plus tard, dans un second dîner, au parc Stanley. Même absence de cérémonie, même confiance dans l'avenir, même orgueil un peu exagéré de leur ville, même générosité dans la louange. Ce soir-là, dans un chalet ombragé par les arbres géants du parc, il y eut discours par le maire ou le pro-maire, par tous les échevins, par Mgr le Recteur, M. Duquette et M. le Juge Panneton.

Mais nous avons anticipé. Revenons au café des Ambassadeurs. Après le dîner, visite de la ville. Notre obligeant cicerone nous conduisit d'abord dans le somptueux quartier de Shaughnessy Heights. On n'y compte pas les belles maisons. Ce sont pourtant les jardins qui exercent sur nous le charme le plus complet. Quel éblouissement pour un riverain du Saint-Laurent que ces treillis, ces berceaux, ces haies de roses dont regorgent les pelouses Quelle lumière aussi baigne toute la nature! Un moment, au-dessus de la buée de chaleur, on entrevoit le cône neigeux du mont Baker, vers l'est à la frontière...

Notre voiture se dirige vers le delta du Fraser et revient par la Marine Drive qui domine le détroit: chemin à travers bois, avec des échappées sur la mer ensoleillée. Nous atteignons ainsi le domaine de l'Université de la Colombie Anglaise. Deux groupes de bâtiments retiennent notre attention: les *semi-permanents* en stuc, d'une architecture simple et utilitaire, parmi lesquels cependant la salle de promotions nous semble moins provisoire que les autres, — et deux édifices *définitifs* la faculté des sciences et la bibliothèque, l'un et l'autre en pierre de la région, et de style gothique perpendiculaire ou Tudor. Le bâtiment des sciences est terminé et contient maints laboratoires et amphithéâtres, tous lambrissés de brique. La bibliothèque sera bientôt prête à recevoir ses volumes: la grande salle de lecture ressemble à une chapelle, et tout le reste de l'édifice est élégant et soigné. Cette institution est une université d'État. Il a fallu insister pour l'obtenir, et ce n'est que sur la présentation

d'une pétition, signée de citoyens de toutes les parties de la Province, que les chambres votèrent les subsides nécessaires à la construction et à l'entretien annuel. Elle est à cinq milles de Vancouver, sur un monticule qui domine l'océan. Son domaine est considérable et pourra recevoir tous les collèges nécessaires, y compris ceux de théologie, catholique, protestante, etc.

Le chemin du retour nous conduit le long de l'*English Bay* où s'ébattent d'innombrables baigneurs. La plage est sablonneuse et reçoit la vague directement du détroit Juan de Fuca. Le port, au contraire, en est séparé par la presqu'île du parc Stanley, où nous entrons justement. Les célèbres *Douglas Firs*, les pins gigantesques nous apparaissent dans le fourré, qu'on ne semble pas avoir touché, bien que partout des sentiers y pénètrent. Ici et là ont été aménagés des terrains de jeu, des institutions de bain, des restaurants, des *totems poles* (poteaux sculptés de figures grimaçantes et bariolées, qui sont les arbres généalogiques des Indiens de la côte). Nous nous arrêtons au poste de signaux qui garde le goulet, par où pénètrent tous les navires. Ce passage n'est pas plus large que le Saint-Laurent, au Pied du Courant. Juste en face, le delta de la rivière Capillano avance sa patte d'oie, et sur ses rives plates les missionnaires catholiques ont établi une réserve indienne.



LA PLAGE D'ENGLISH BAY, VANCOUVER

La nuit suivante, à bord de la "Princess Victoria", nous traversions les Narrows, et après une tranquille navigation de quatre-vingts milles, nous touchions Victoria (45,000h.). Le port de cette

aimable capitale a la forme d'un crochet. Du quai où l'on débarque on ne voit point d'issue. A droite apparaissent les bâtiments du Parlement en avant le bel Hôtel Empress et quelques gros édifices, à gauche, des quais et des maisons, en arrière, des moulins. Ces derniers gâtent un peu le port, ils nuisent à l'harmonie de l'ensemble, comme les cours à bois et les manufactures de Hull nuisent à la beauté d'Ottawa. La ville elle-même est une de celles où l'on aimerait le mieux vivre.

Il se peut que l'hôtel où nous sommes logés nous ait disposés à juger favorablement tout ce que nous verrons dans l'île de Vancouver. Peu d'hôtels, sur ce continent, donnent un pareil senti-



L'hôtel "Empress" (C.P.R.) à Victoria

ment du chez-soi: les chambres, les vastes corridors ombreux, les salons de correspondance si retirés, la rotonde où règne une vasque remplie de fleurs géantes, le *lobby* ou salle d'entrée, garnie de grands fauteuils, surtout la magnifique salle à manger, avec ses boiseries opulentes et ses chevrons sculptés, enfin le calme universel où l'on se laisse vivre. Et les jardins de roses, — toutes les espèces de roses, — qui entourent le grand édifice aux toits pointus!

A Victoria, personne ne se presse. On n'y voit point de foule. Tout le monde est rentré à neuf heures et veille sans doute à l'abri des jardins, qui sont ici plus cachés qu'à Vancouver mais non moins beaux, nous dit-on. Toute une partie de la ville donne sur l'océan et jouit de sa fraîcheur comme de sa changeante beauté.

Les édifices du Parlement, de trois-quarts avec l'hôtel Empress, s'élèvent au milieu d'une pelouse et de parterres de fleurs. Aperçus de la grande véranda de l'Empress, ils offrent vraiment un beau coup d'œil. D'inspiration romane, avec le dôme central et les nombreuses petites coupoles subsidiaires, ils ont l'aspect calme et robuste qui convient à la ville et à son peuple. L'intérieur est moins attrayant, bien que le marbre y abonde. C'est le musée d'histoire naturelle, établi dans l'aile gauche, qui mérite le plus l'attention du voyageur. La section ethnographique, dans le soubassement, donne mille renseignements sur les peuplades primitives de l'île.



L'hôtel du Gouvernement à Victoria

Cette île est immense, mais bien peu peuplée. L'agriculture ferait sa richesse, si les agriculteurs voulaient s'y établir. Sol riche, climat très tempéré (75° d'un bout à l'autre de l'année, paraît-il), paysage ravissant, tout devrait contribuer à y attirer les colons; et pourtant la population diminue...

A quelques milles de la capitale se trouvent deux endroits d'excursion dont il faut parler: l'observatoire stellaire et les jardins enfouis. L'observatoire, fondation du Gouvernement fédéral, occupe le sommet d'une colline rocheuse, au milieu des forêts. L'outillage, — coupole mobile, télescope, appareils enregistreurs, — sont de premier ordre. L'astronome en chef nous dit que le site a été choisi à cause de l'uniformité de la température, la limpidité des nuits et la stabilité du sol. Pour ne pas faire double emploi avec d'autres observatoires de la côte, on y étudie unique-

ment les étoiles. Nous avons pu voir quelques *spectres* obtenus par la photographie et qui feraient la joie des connaisseurs.

Plus loin que l'observatoire, s'étendent les jardins enchantés de M. Butchart. Ce lieu était autrefois une carrière de ciment; et l'on peut voir encore les usines dans une vallée. M. Butchart a fabriqué tout le ciment de l'île et continue encore de le faire dans une seconde usine, plus au nord. Ici, autour de sa délicieuse maison, il a voulu créer un paradis Ce fut d'abord pour son seul plaisir; bientôt il y laissa pénétrer le public. Peut-on imaginer plus de roses à la fois, par poignées, par brassées, le long des pergoles et des murs, et plein des jardins? Où trouver vision plus radieuse



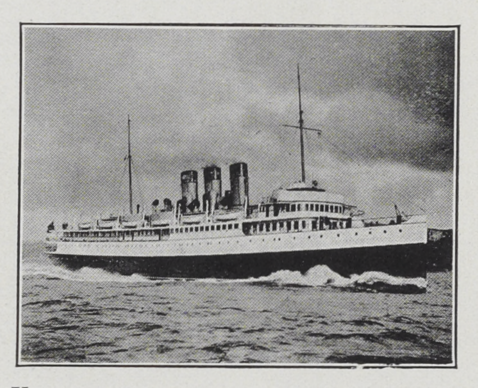
Les jardins Butchart (fond de carrière)

que dans les anciennes carrières, dont le fond est devenu un tapis de gazon, où circulent des ruisseaux: partout d'abondants massifs de toutes sortes de fleurs; des vignes grimpent le long des parois; il en tombe des sources et de petites cascades; ici et là sous des arbres étranges, dorment des étangs minuscules dont les bords sont ornés de lanternes japonaises. Du côté de la mer, les mêmes merveilles se répètent, et l'on descend vers une crique profonde de l'océan, ombragée par de grands arbres.

Au retour des *Sunken Gardens* de M. Butchart, notre caravane se remit à chanter, comme la semaine précédente, au milieu des interminables plaines de la Saskatchewan. Jusqu'à l'approche des banlieues, tout le répertoire y passa, du *Canadien errant* jusqu'à *Jonas dans la baleine...* Nous rentrâmes à Victoria par le bord de

la mer, où les plages abondent et aussi les baigneurs. De ce côté est le magnifique parc de Beacon Hill et le château Dunsmuir, d'un moyen âge évidemment faux, mais qui domine tout le quartier de sa fine silhouette gothique.

Demain, nous reverrons tout cela, des ponts de la "Princess Kathleen", en sortant du port sinueux. Mais nos regards seront vite attirés vers la rive opposée du détroit, dont la lointaine splendeur remplit tout l'horizon du sud. Là surgit le gigantesque massif des monts Olympiques: les vagues sont d'un vert lumineux, les neiges des montagnes étincellent, sous un ciel ensoleillé. Nous tournons bientôt le cap vers les îles qui bordent la route de Vancouver. Elles se succèdent si nombreuses et si vastes, que l'on se croirait dans un fleuve, jusqu'en face de Vancouver où le chemin est libre. Mais ici, impossible d'apercevoir les côtes. La fumée des feux de forêt, mêlée à une brume de lumière, envahit tout le paysage, et nous entrons dans le grand port au milieu d'une atmosphère dorée. Un des transpacifiques, l'Empress of Canada, est au quai: sur ces puissants et élégants navires, la traversée se fait maintenant en 8½ jours...



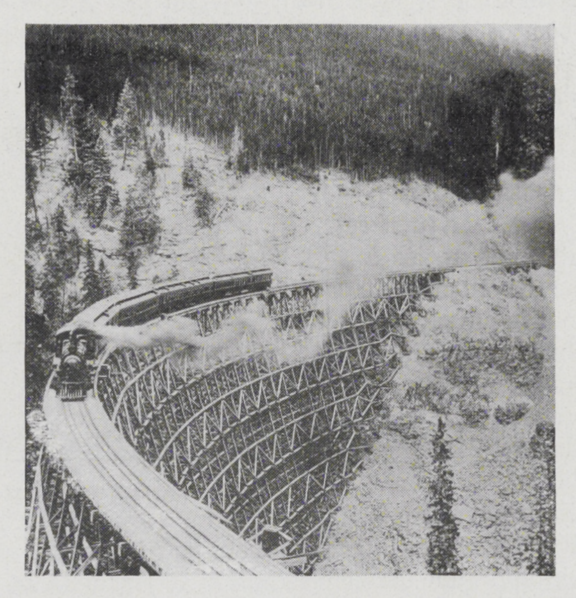
UN NAVIRE DE LA CÔTE DU PACIFIQUE (C.P.R.)

Ce soir, après une dernière ascension au jardin aérien de l'hôtel Vancouver, nous retrouverons notre chaud petit coin du train, notre bon nègre, l'aimable famille de notre wagon, et à minuit nous reprendrons le chemin des montagnes.

* * *

Si l'on suit du doigt, sur la carte des montagnes Rocheuses, le tracé du chemin de fer dans le sud de la Colombie Anglaise, on devine, par les sinuosités, que les ingénieurs ont rencontré dans cette région de terribles difficultés. Aussi nous fallut-il douze heures pour atteindre Penticton, au pied du lac Okanagan. A cause des feux de forêt, qui sévissaient non loin de là, le ciel avait perdu

sa limpidité. Néanmoins, vers la fin de l'avant-midi, nous apercevions très bas à nos pieds la belle nappe bleue du lac. Nous eûmes à descendre longtemps avant de l'atteindre. Les trois grands lacs qui embellissent ces montagnes s'étendent du nord au sud et sont facilement accessibles, dans le haut, par des embranchements de la ligne maîtresse. De Sicamous, un train conduit à Okanagan Landing, et de là des navires descendent jusqu'à Penticton, en plein pays fruitier. Notre convoi s'étant arrêté au milieu des vergers, de nombreux citoyens qui accompagnaient le missionnaire de



Viaduc de bois sur le Kettle Valley Ry

l'endroit, vinrent nous chercher pour nous montrer leur prospère petite ville, bien assise dans le fond de la vallée entre le grand lac, aux eaux si belles, et le petit lac du Chien. L'après-midi se passa ensuite à gravir, par des lacets hardis et sous un soleil torride, l'autre côté du lac. Quand le train s'enfonça dans les montagnes, au-dessus de Kelowna, nous dominions les eaux de plus de mille pieds. Vint alors le magnifique trajet le long de la rivière Kettle, à laquelle cet itinéraire emprunte son nom, — chemin de fer politique, nous dit-on, hérissé de difficultés. Le soir, nous atteignions Midway, séparé par la seule rivière, de l'Etat de Washington.

Pendant la nuit, par la plus capricieuse des routes, nous atteignions le lac Arrow, relié au nord à Revelstoke.

De notre convoi, nous pouvions voir brûler lentement des pans de forêt sur le flanc des montagnes de l'autre côté de la vallée, et des veilleurs attardés assistèrent du wagon à bagage à de vastes incendies des deux côtés de la voie ferrée... De bon matin, nous touchions à Nelson, au fond du bras-ouest du lac Kootenay, entre la chaîne des Selkirks et les monts Purcell.

C'était dimanche, et il avait été réglé que les voyageurs enten-



NAVIRE DU C.P.R. SUR LE LAC KOOTENAY

draient la messe à l'église paroissiale. Le curé, le P. Althoff, vieux missionnaire hollandais, qui a vécu vingt-trois ans en Alaska, nous reçut aimablement. Plusieurs excursionnistes se joignirent aux chanteurs, et obéirent à la baguette énergique du maître-de-chapelle, qui est en même temps maire de la ville: un Canadien français du nom de Cholette... M. Comtois, curé de Terrebonne, chanta la messe; Mgr le Recteur exprima sa joie de se trouver au milieu d'un groupement de notre langue, si loin du Québec; et M. Maurault, prêtre de Saint-Sulpice, fit un court sermon. Il dit la satisfaction de tous ses compagnons de pouvoir, en compagnie de frères lointains,

remercier Dieu de leur avoir donné en héritage un si beau pays. Puis s'inspirant de l'Évangile du jour, il commenta la comparaison de l'arbre sain qui produit de bons fruits, et de l'arbre malade qui en donne de mauvais. Il insista sur le fait qu'on nous jugera non pas à nos paroles, mais à nos œuvres, et montra la nécessité pour nous, catholiques, de donner le bon exemple aux populations protestantes qui nous entourent, afin que jamais elles ne s'éloignent de la vérité en prétextant que nous ne valons pas mieux qu'elles. Il termina en rappelant les nobles traditions, essentiellement catholiques, des



L'intérieur d'un campement de montagne

Canadiens français; il en réclama le maintien partout où se trouve un groupe des nôtres.

La cérémonie fut suivie d'une randonnée dans la petite ville, posée en amphithéâtre au bord du lac, et, vers midi, le "Moyie", vapeur à fond plat, mu par une roue placée à l'arrière, appareillait pour Kootenay Landing. Notre train, parti de grand matin, monté sur des chalands, devait nous y attendre. Malgré la lumière intense du soleil, la fumée des incendies forestiers était telle, que les rives ne nous apparurent guère que comme des masses sombres. Ici et là cependant, de jolies pointes boisées nous laissèrent imaginer la beauté probable de ces lieux par un temps clair. A l'heure du souper, nous étions au *Landing*, à temps pour assister à la manœuvre de la

locomotive, occupée à retirer nos wagons des chalands pour les poser sur les rails. Nous devions nous réveiller le lendemain au bord du lac Windermere, après avoir traversé la chaîne des Purcell et avoir remonté la rivière Kootenay, qui les contourne plus au sud.

Nous lierons ici plus ample connaissance avec un de ces campements — nous en avions vu un au lac Moraine, — que la Compagnie du Pacifique a semés, à travers les Rocheuses, dans les sites les plus réputés par leur beauté ou leur position avantageuse aux touristes. En temps ordinaire, les deux horizons, est et ouest, du lac Windermere, sont rehaussés par des silhouettes de montagne. Aujourd'hui, malgré la belle lumière, on ne voit que les rives immé-

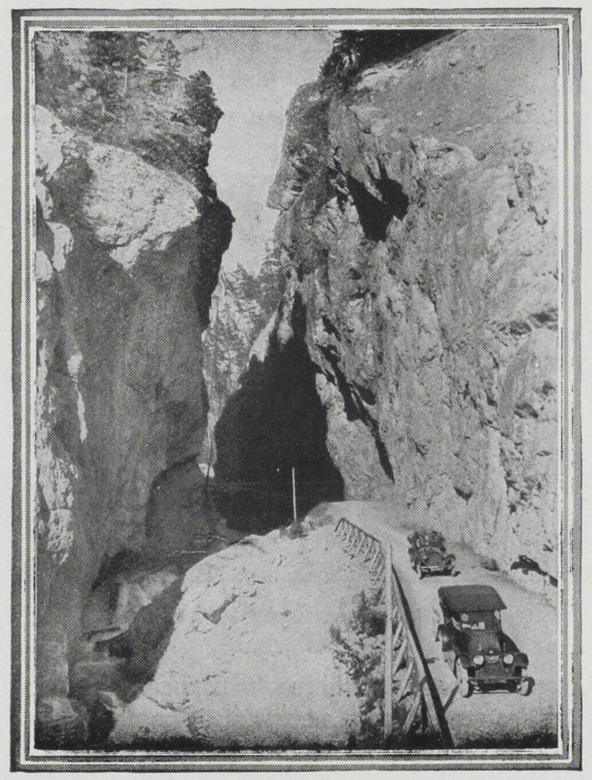


Les chalets du camp Windermere

diates. Le reste se perd dans la fumée blanche ou se devine à peine. En revanche, l'eau est d'un calme parfait, comme accablé, véritable miroir pâle où se reflètent les côtes. Nous passerons la journée à canoter et à nous baigner: la plage est douce et bien abritée. D'autres joueront au *tennis* ou au *bridge*, et plusieurs mettront à jour leur correspondance. Le camp de Windermere se compose d'une vaste maison centrale, *bungalow*, qui contient la salle à manger, en même temps living-room, les cuisines et l'administration. Elle occupe le haut de la côte. Sur la pente assez à pic du côteau, au milieu des arbres, se distribuent une bonne douzaine de loges ou cabanes contenant des lits: chacune est précédée d'une véranda. Les touristes peuvent y séjourner ou y passer seulement

la nuit. Le prix de $5.50 par jour, est uniforme dans tous les campements. Ce sont des femmes qui ont la direction de ces établissements, sur lesquels le Canadien Pacifique garde la haute main.

Tout près du campement de Windermere est la petite ville d'Invermere, d'une population de 2 à 3 mille âmes, mais qui cependant possède son Board of Trade. Entre la ville et le camp s'avance



La passe de Sinclair

une pointe élevée, ornée d'un fort, dans le style des postes de la Baie d'Hudson. C'est un *memorial* érigé récemment en l'honneur de Thompson, un des grands explorateurs et géographes des Rocheuses. Quand on nous en ouvrit les portes, nous nous aperçumes que ce fort n'était en somme qu'une salle de danse *camouflée* munie d'une galerie et d'une énorme cheminée en cailloux.

Cette journée de paresse nous avait été ménagée pour nous

reposer un peu du train ou de l'auto. Le lendemain devait être une des plus merveilleuses journées de tout notre voyage. Laissant notre convoi remonter à vide la vallée de Windermere et refaire le trajet de Revelstoke à Banff, nous partions en autocar pour une randonnée alpestre de 104 milles. Nous traversons d'abord l'étrange ville de Windermere, aux maisons éparses au milieu d'une sorte de marais, et tout de suite nous nous élevons sur les flancs pâles et argileux des collines qui bordent le Columbia naissant. La route que nous suivons dans notre énorme voiture est une vraie gageure; et ce sera ainsi jusqu'au soir; mais l'impression d'un certain danger n'est pas pour nous déplaire. Tout à coup, nous pénétrons dans le massif des Rocheuses, par une brèche étroite, qui porte le nom de *Sinclair canyon.* Comment décrire cet endroit unique?

Il y a place, entre de très hautes parois perpendiculaires, tout juste pour un torrent et une route. Bientôt des chalets brillamment peints apparaissent, comme accrochés aux rochers à gauche, parmi les arbres; devant nous une arche pittoresque, pleine de couleur, marque l'entrée du Parc Kootenay; plus bas, dans un trou, à nos pieds, la piscine et la source de Radium Hot Springs. (On nous assure que l'eau sort de la terre à 102 degrés. Elle laisse dans le fond un dépôt vert du plus bel effet au soleil). C'est un autre campement, d'une situation vraiment sans rivale. Outre la gorge Sinclair, les sources et les bois, les alentours sont encore embellis par d'énormes falaises rouges, qui jettent une note somptueuse sur le vert des grands bois. Nous les longeons en poursuivant notre chemin. Au bout de ce magnifique défilé, où nous ne cessons de monter à travers les plus admirables forêts, nous débouchons sur les flancs de la vallée de la Kootenay. Les fumées des incendies nous ont à peu près quittés, et nous suivons des yeux, très loin en bas, la sinueuse rivière , arrosant encore d'autres forêts. De chaque côté de sublimes sommets se perdent dans les hauteurs.

Nous traversons en ce moment un flanc de montagne ravagé naguère par le feu. De place en place, des affiches expliquent la cause de cette dévastation et mettent en garde le touriste contre les imprudences. A perte de vue, à gauche et à droite, des troncs de pins, très hauts, tout droits, calcinés, inutiles. Quel contraste avec les superbes forêts, où la route fera tout à l'heure, de larges trouées de plusieurs milles de long! Là, une végétation abondante et vigoureuse, et dans les fourrées, des chevreuils timides et même des ours — d'ailleurs peu entreprenants. Assez souvent on longe des

clairières, aménagées pour les touristes, au bord d'un cours d'eau. Ils y peuvent dresser leur tente. Parfois on y a même construit des petits fours en brique pour cuire les aliments.

La rivière Kootenay traversée, la route des défilés reprend, interrompue par une halte au Camp de la rivière Vermillon. La maîtresse de maison, Irlandaise catholique, s'empresse de nous faire les honneurs de son établissement. De la grande véranda du bungalow central, il semble qu'on soit au fond d'un entonnoir, dont les bords, très hauts dans le ciel, seraient faits de trois ou quatre pics couverts de neige. Dans les environs, s'étendent des bois illimités.



Le camp de la riviere Vermillon

Les loges du camp, toutes de troncs d'arbres vernis, et munies chacune d'une cheminée en pierre, sont éparses à l'ombre. La salle commune du grand bungalow, ornée en son centre d'un foyer et décorée de fleurs et de gravures, dégage une impression de sécurité et d'intimité.

Nous quittons ce séjour de paix et d'isolement, pour reprendre la montée. Un implacable soleil nous engourdit; nos yeux se ferment malgré nous; il faut chanter pour se tenir éveillé. Enfin, vers 1 heure, nous atteignons le Camp du Mont de la Tempête. De tous les camps que nous avons visités, celui-ci occupe la situation la plus exceptionnelle. A 6 ou 7000 pieds d'altitude, au sommet d'un énorme éperon dénudé, il domine vers l'est la vallée de la Bow. A gauche, la longue

crête horizontale et granitique du mont Castle (80 milles de long), à droite et en arrière la montagne de la Tempête. L'étendue de la vue, entre ces masses gigantesques, a quelque chose d'inoubliable. Moins charmant que les autres camps, celui-ci pourtant se fixe dans la mémoire par la splendeur de son site. Tout autour, presque pas d'arbres, mais des fleurs de montagne, poussant entre les pierres. Dans le grand bungalow, nous rencontrons la dame de céans et l'une de ses compagnes qui ont accompagné les soldats en France, lors de la grande guerre: elle se font un plaisir de nous parler français...



LE CAMP DE STORM MOUNTAIN

La descente se fait, rapide et toujours belle. Dans le fond de la vallée, de chaque côté de la route, des bras indicateurs tendus vers les sommets nous renseignent sur leur nom et leur hauteur. Voici, à droite, l'étrange mont Pilote (9680p.) dont la silhouette hardie et découpée est une des plus originales de la chaîne. Voici, à gauche, une énorme cave, à plusieurs milliers de pieds au-dessus de nous, et dont une haute statue paraît défendre l'entrée Et puis voici de nouveau Banff, où nous reparaissons, habitués désormais aux altitudes, et non plus gênés comme la première fois par d'inquiétants phénomènes physiques. Après la série de merveilles que nous avons vues, Banff ne perd rien de sa beauté et demeure, nous l'avons dit, un des ensembles les plus accomplis qui soient.

Est-ce le moment de juger les Rocheuses, ou plutôt de la comparer avec les Alpes ?

Il ne peut s'agir de dimensions en surface, les Rocheuses l'emportant de beaucoup, puisqu'elles occupent l'immense territoire de la Colombie et de l'Alaska. Dans la seule région traversée par le Pacifique Canadien on a nommé et mesuré 644 montagnes atteignant une altitude d'au moins 6000 pieds; 544 d'entre elles dépas-



ENTRÉE DE L'HÔTEL BANFF-SPRINGS (C.P.R.)

sent 7000 p, 422 ont plus de 8000p, 272 plus de 9000p, 144 plus de 10,000p, 41 plus de 11000 p, et 4 plus de 12,000 p. Est-il vrai que notre grande chaîne ne contient, en revanche, aucun sommet pouvant rivaliser, par la grâce et la hardiesse de forme, avec le Cervin, par exemple, ou la Jungfrau, et que très peu possèdent une véritable individualité ? Nous ne le croyons pas. Le Rundle, le Temple, le Castle, le Cathédrale, le Stephen, le Sir Donald, le Chancellor, l'Assiniboine, le Pilote, — et nous ne parlons pas du Robson et des sommets du nord de la chaîne, — peuvent soutenir



Le mont Temple

la comparaison par leur physionomie très personnelle, et de plus en plus connue du public.

Mais la Suisse, moins étendue, est plus gaie. L'homme s'y est établi partout, au bord de ses lacs, au flanc de ses monts; il a construit ses villages et ses campaniles à des hauteurs inaccessibles; ses troupeaux animent tous ses sentiers. Bref, son génie a, en maints endroits, embelli la nature. Sans doute, nos ingénieurs ont doté nos montagnes de magnifiques travaux; mais notre tunnel Connaught est inférieur au St-Gothard et au Simplon; la descente en spirale vers Field pâlit devant celle de l'Albula, entre l'Engadine et le Rhin, qui ne compte pas moins de 40 tunnels hélicoïdaux. De plus la Suisse, dans un territoire restreint, enferme un plus grand nombre de pics très élevés: le Mont Blanc (15,781 p.), le Cervin (14, 837 p.), la Jungfrau (13,670 p.). Dans nos Rocheuses, c'est jusqu'au lointain Alaska qu'il faut aller chercher des géants, le Mac Kinley (20,300 p.) le Logan (19,850 p) le St-Elie (18,024 p.)... Mais nous avons tort d'insister. Les Alpes diffèrent des Rocheuses en bien des points. Chacune a sa beauté propre, éblouissante, sans qu'il oit possible de décerner une supériorité d'ensemble.

* * *

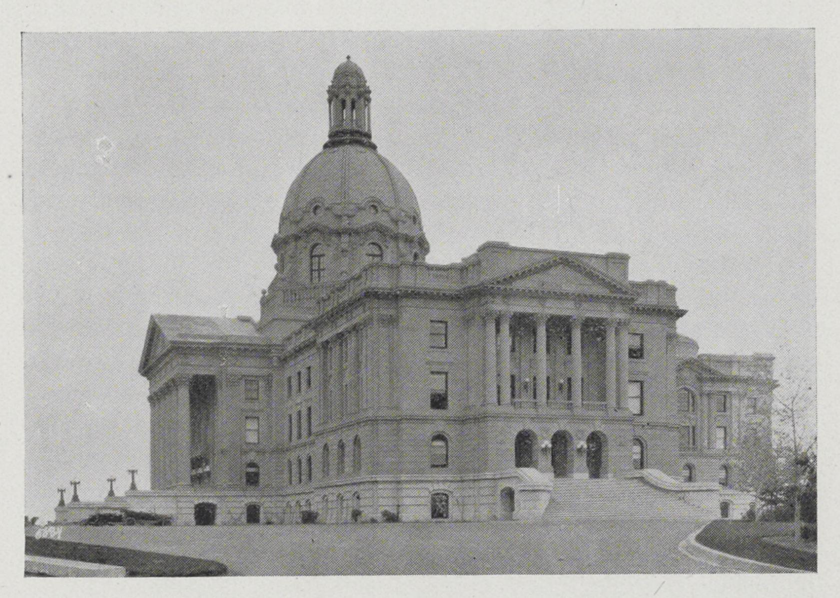
Une nuit de chemin de fer, pendant laquelle nous retournons à Calgary; et, de là, nous dirigeant en droite ligne vers le nord, nous atteignons Edmonton (59,000h.—2,183 p.) dans la matinée. C'est à la hauteur de cette capitale que le Canadien National pénètre dans les Rocheuses, mais nous sommes trop loin pour les apercevoir, même le mont Robson, (13,068p.) le roi de cette région. Edmonton est bâtie sur la rivière Saskatchewan du Nord, que l'on traverse avant d'entrer en gare. Un groupe de Canadiens français nous attend pour nous conduire d'abord au Cercle LaVérendrye: de là nous rayonnerons toute la journée. Députés, chevaliers de Colomb, simples citoyens, Jésuites, Oblats, Franciscains, se sont réunis pour nous souhaiter la bienvenue. Nous les suivons à travers leur jeune et ambitieuse cité.

Voici d'abord l'hôtel du Gouvernement. Oserons-nous dire qu'il nous paraît manqué? Pourtant la pierre en est fort belle, les dimensions impressionnantes, le site excellent, mais le dôme d'un style différent du corps de bâtiment se pose gauchement sur l'ensemble comme une cloche. Les terrains qui descendent vers la

rivière sont ornés de gazons et de fleurs, mais défigurés par une haute cheminée qui n'est guère à sa place. L'intérieur de l'édifice répète les dispositions déjà vues: vestibule de marbre, rotonde où s'ouvre une fosse circulaire, chambre d'assemblée sobre et somptueuse.

Du parlement nous nous rendons dans le quartier du commerce, en tout semblable à ceux que nous avons visités ailleurs, dominé par l'hôtel MacDonald, frère du Fort Garry et du château Laurier.

Pendant qu'un groupe d'excursionnistes poussera jusqu'à St-



L'hôtel du Gouvernement à Edmonton

Albert, illustré par le saint Mgr Grandin, nous irons prendre le dîner au collège des Jésuites. Nous y trouverons les bons pères, tels qu'ils sont partout, actifs initiateurs. Et du balcon de leur maison, nous pourrons juger des immenses dimensions de la ville projetée, mais en même temps de ses ambitions peut-être exagérées

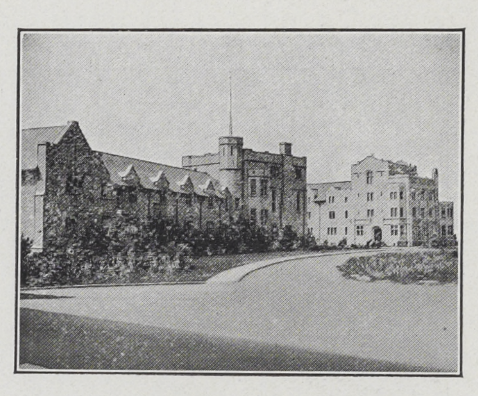
L'après-midi comportera deux agréables visites, la première au palais du lieutenant-gouverneur Bret, au bord de la Saskatchewan, juste en face de l'Université d'Alberta. On estime, en cette province, que le train de vie des gouverneurs, pèse trop sur le bud-

get, et dans la hâte d'une fin de cession, on a décidé de vendre le palais mis jusqu'ici à leur disposition. Mais il paraît bien que l'on regrette déjà cette mesure et qu'elle restera lettre morte.

Dans les salons du gouverneur nous avions rencontré M. Kerr, le doyen de la Faculté des Arts. C'est sous sa très courtoise conduite que nous nous dirigeons maintenant vers l'Université. Le domaine, les bâtiments déjà construits, les bâtiments à venir, sont des dons de la Province. Nous avons vu, dans le bureau du Président, les plans de l'institution tracés par les architectes Maxwell. Ils peuvent rivaliser avec ceux des plus belles universités du continent. La Faculté des Arts, qui est terminée, offre une longue façade, brique et pierre, traitée en Renaissance anglaise, et du plus excellent effet. La Faculté de Médecine est à moitié finie, et plus loin, au milieu des pelouses et des tennis, s'élèvent déjà trois *dormitories* pour les étudiants. Dans l'Athabaska Hall, nous prenons le thé. Chacun s'empresse de nous parler français ou de regretter de le savoir trop peu... Puis vient l'heure des discours. Le président du Cercle LaVérendrye souhaite la bienvenue à notre délégation universitaire, et profite de l'occasion pour offrir une médaille au Doyen Kerr, un ami de la langue française et de ceux qui la parlent. M. Kerr remercie en français avec une parfaite aisance. Ensuite Mgr le Recteur de l'Université de Montréal prononce une allocution bien au point; le Président de l'Université d'Alberta, le Dr Tory lui répond aimablement; et la joute se termine par un discours de M. Duquette, le plus populaire des maires.

Au soir tombant, nous quittons avec mélancolie, cette ville de gens aimables. Nous bifurquons bientôt franchement vers l'est, pour nous réveiller le lendemain, à Saskatoon (32,500h.—1596p.), la ville universitaire de la Saskatchewan. Par bien des traits, Saskatoon ressemble à sa grande sœur de l'Alberta: même aspect de ville en construction, même tracé fait pour recevoir un million d'habitants, même situation sur les rives de la Saskatchewan, du Sud cette fois, même intérêt du gouvernement pour la vie universitaire.

En face de la ville, au milieu d'une immense concession de terrain, s'élèvent d'élégants bâtiments de pierre jaunâtre, de style gothique anglais, dit perpendiculaire ou Tudor. M. Valance en est l'architecte. Nous parcourons la superbe ferme expérimentale, la pépinière qui fournit gratuitement aux colons, arbres et plantes pour orner leurs *homesteads,* nous visitons les étables et quelques



Batiments de l'Université de Saskatchewan, à Saskatoon

édifices d'un confort et d'un aménagement parfaits, et nous nous réunissons au Convocation Hall pour écouter les discours officiels. Le Président Murray, ami de longue date de notre Université, nous explique les visées de la Province en fondant l'établissement qui nous reçoit et insiste sur le caractère agricole qu'on a voulu lui donner, — ce qui n'empêche pas d'orner les murs de la salle de tableaux, peints par des artistes régionaux. Mgr Piette, toujours heureux, félicite le Président et son Gouvernement, et exprime notre vive admiration pour l'œuvre si bien accomplie et si pleine de promesses.

Le retour à la ville s'effectue par un pont d'une magnifique architecture, d'où l'on aperçoit Saskatoon tout entier, avec ses hautes écoles et ses beaux clochers. Nous nous arrêtons à l'hôpital des Sœurs Grises, qui nous ont préparé un goûter sur leur toit. Quel plaisir toujours de retrouver si loin de notre province, ces généreuses filles du Québec, qui déploient là le même dévouement simple et souriant auquel elles nous ont habitués.

Descendu de ce toit hospitalier, notre voiture nous entraîne vers l'exposition récemment ouverte. Il régnait un étourdissant soleil. Malgré la chaleur, nous faisons le tour des bâtiments, où l'on avait réuni les plus beaux bestiaux que nous ayons vus de notre vie, — mais nous sommes des citadins... Un journaliste, — cette sorte d'homme a un flair spécial, — prétend avoir découvert un *stand* qui recélait de pures merveilles de travaux manuels et de produits d'art; c'est de bon augure pour ce pays plein d'avenir.

* * *

Et notre course sur le rail reprend vers trois heures. Il nous faut, avant demain matin, traverser ce qui reste de la Saskatchewan, le Manitoba tout entier, et toucher le lac des Bois, dans l'ouest de l'Ontario. Notre convoi, que rien jusqu'ici n'a embarrassé, accomplira fidèlement cette étape considérable. Et nous voici à



Le battage mécanique dans les prairies

Kenora (contraction ingénieuse de Keewatin, Norman et Rat Portage: trois villages qui forment l'agglomération actuelle.) De la gare, nous traversons la paisible ville, pour gagner les quais où des yachts nous attendent. L'air est pur, le ciel léger, les yachts voguent rapidement; nous pénétrons dans le Devils' Gap, gardé par un roc à tête de démon, et nous atterrissons au Camp où nous prendrons une journée de repos. Nous dînerons gaîment à la mode des *cafeteria*; nous passerons l'après-midi sur l'eau, autour des îles



Le lac des Bois (en route pour Devil's Gap)

innombrables de ce Lac des Bois; nous visiterons les minoteries des *Cinq Roses*; et le soir nous réunira tous, dans le living-room, autour des tables du souper, qui se prolongera jusqu'à dix heures... car il y aura moult discours! Pendant ce temps, le lac deviendra un vivant kaléidoscope, et, sur sa surface, de limpides miroirs sembleront s'amuser à mêler leurs reflets.

La fête commença par une chanson composée tout exprès, et dont chaque couplet, fort applaudi, fixe le souvenir de quelque

incident de voyage. Puis Mgr le Recteur, après avoir versé le vin des toasts, ouvrira la série des discours. Il dira sa reconnaissance émue aux excursionnistes et aux organisateurs et exprimera l'espoir de conduire périodiquement les amis de l'Université vers nos frères de l'Ouest et leur splendide pays. M. Lacerte, de Winnipeg, répondra ensuite à la santé des Canadiens du Manitoba, l'honorable M Patenaude à celle du Canada, le juge Panneton à celle du Québec, M. Duquette à celle de Montréal, M. Marquis à celle de Québec, M. l'abbé Duchesne à celle des ecclésiastiques du groupe, M. le Curé de Kenora à celle de l'Ontario... M. Maurault proposera de boire à l'avenir de l'Université de Montréal, M. Francœur fera l'éloge des dames et M. Patenaude exprimera les sentiments de tous à l'égard de Mgr le Recteur. Nous eûmes même le plaisir d'entendre un maire anglais d'un village du nord nous inviter en un style plein d'humour, à aller établir une colonie chez lui.

En attendant, nous reprenons le chemin de la ville, dans le grand silence du lac endormi, sous une pluie d'étoiles. Les rues de Kenora, illuminées d'ampoules multicolores pour la réception du maréchal Haig, nous revoient lourds de fatigue mais enchantés de notre belle journée.



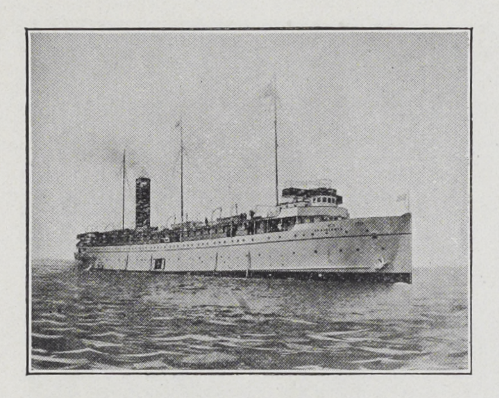
Le camp de Devil's Gap (Lac des Bois)



LE GRAND BUNGALOW DU CAMP DE DEVIL'S GAP

Demain, Fort William!

Nous avions traversé cette ville à l'aller, la nuit et sous l'ondée. Nous la retrouvons en plein soleil. La gare et les quais voisinent: notre navire y est amarré, Le *Keewatin* est une longue et haute nef blanche, à ligne de flottaison verte, et à cheminée jaune et noire posée plutôt vers l'arrière. Un immense pont promenade occupe tout le haut. C'est là que nous nous tiendrons le plus souvent pendant la traversée des Grands Lacs. Une fois sortis du port proprement dit, nous nous trouvons en face des deux villes jumelles: Fort William à gauche au pied du Mont Mackay; Port Arthur à droite sur une pente douce. De la distance où nous sommes, la ligne des quais paraît immense et bizarrement interrompue par de nombreux élévateurs, énormes de près, tout petits dans le paysage. Après escale à Port Arthur, nous gagnons le large; un peu plus tard, nous doublons l'île du Tonnerre et son célèbre promontoire Leur réputation de beauté n'est pas surfaite. Cette belle masse rouge, re-



Un navire des grands lacs (C. P. R.)

vêtue de forêts, fait penser à quelque être vivant, gardien endormi de ces solitudes. On aperçoit encore au loin la rive nord, montagneuse, du grand lac. Mais vers le soir, toute terre a disparu. Notre vaisseau glisse sans un balancement sur l'eau très calme; des aurores boréales jouent dans le ciel du septentrion; une légère brume s'élève du lac; nous sommes comme suspendus entre deux ciels criblés d'étoiles; suivis incessamment par un vol de mouettes, les unes tournoyant à l'arrière, les autres posées dans l'air comme immobiles et pourtant rapides, celles-là se reposant en haut du mat.

Ce soir-là, il y eut à bord réception et concert, en l'honneur du maire de Montréal dont c'était le Ne anniversaire de naissance. Adresse humoristique lue par une jeune personne, couplets *à la manière de... M. Louis Francoeur*, chansons à répondre auxquelles notre public, en majorité anglo-saxon, souriait, en regrettant évidemment de n'y rien comprendre.

De bonne heure, le dimanche, nous quittions le lac Supérieur pour pénétrer dans la rivière Ste-Marie, et nous amarrions peu de temps après aux quais du Sault-Ste-Marie canadien. La rivière, devant la ville, coule sur des cailloux, le gros de la décharge passant par six écluses parallèles et par les turbines d'énormes usines d'acier ou de carbure. Des membres du club Kiwanis, dont l'invitation nous avait été transmise au souper de la veille, nous attendaient pour nous conduire à la messe chez les RR. PP. Jésuites, à l'église St-Ignace, et pour nous faire ensuite visiter la ville. Vers 1 heure, le Keewatin reprenait sa route. Une bonne partie de l'après-midi se passa entre les îles boisées de la rivière Ste-Marie, où voguait dans les deux sens de très nombreux vaisseaux de fret — y compris ceux de M. Ford, — longs tubes de 5 à 600 pieds agrémentés à l'avant et à l'arrière de deux *châteaux*, plus ou moins élégants. Et vers 4 heures nous entrions dans le lac Huron. A droite est l'ouverture du lac Michigan, perdue dans le lointain; à gauche, la direction de la Baie Georgienne. Nous longeâmes de très loin, pendant

la veillée, la grande île Manitouline, et le lendemain, dans la limpidité absolue d'un beau matin, nous glissions entre des îles sans nombre et couvertes de forêts. Déjà apparaissaient, dans une des nombreuses petites baies de la grande baie Georgienne, les élévateurs de Fort McNicholl. Sur le quai, propre et fleuri, notre train-éclair était sous vapeur: il devait, trois heures plus tard nous déposer à Toronto. Pour l'atteindre nous eûmes à traverser, à toute vitesse, une campagne ravissante, ondulée, où les bois alternaient



SUR LES GRANDS LACS

avec les champs mûris, une campagne toute semblable à celle du Québec moins les villages et les clochers d'argent.

Toronto est une belle ville, une de celles qui, dans notre pays, produisent un sentiment de permanence. Nous l'avions déjà parcourue, dans tous les sens; aussi avions-nous opté pour l'excursion à Niagara, non pas cependant avant d'avoir fait une courte promenade en voiture à travers le somptueux quartier des affaires, les rues bordées d'arbres et les jardins de l'Université — rivale de McGill par la beauté des bâtiments

Niagara nous semblait devoir être le digne couronnement de notre extraordinaire randonnée d'Amérique... Le *Cayuga* eut vite



LE NIAGARA

fait de traverser les 23 milles du lac Ontario. De Lewiston, sur la rive des États-Unis, nous nous rendîmes à la chute par le bas de la gorge. On ne peut rien imaginer de plus impétueux et de plus irrésistible que la descente du fleuve entre les deux parois à pic. Tout est gigantesque dans le paysage, même les œuvres des hommes: usines électriques et ponts de fer. Les chutes nous apparurent dans un brouillard d'eau qu'un vent impétueux rebroussait vers elles. Il nous fut cependant facile d'admirer le saut américain du sommet et de la base, où s'affirme mieux qu'à d'autres points, sa formidable puissance. Puis à travers le parc de *Goat Island*, nous nous approchâmes le plus possible du *fer-à-cheval* canadien. Mais la buée humide était si dense que nous en étions tout trempés. Les contours de la chute s'estompaient et les eaux n'avaient pas cette admirable couleur verte que leur donne un soleil franc. Une ondée s'annonçait d'ailleurs. Il fallut rentrer.

Aux petites heures, notre convoi, notre maison roulante qui nous avait si confortablement conduits jusqu'au Pacifique, avec nos nègres, avec nos bagages, nous recevait pour la dernière fois, en gare de Toronto. Désormais habitués au roulement des trains, nous n'eûmes pas longtemps à attendre le sommeil.

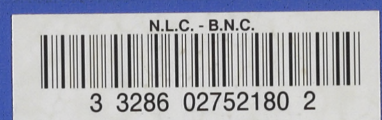
Et c'est ainsi que frais et dispos nous rentrions à Montréal, après vingt-un jours de délassement et d'observation, durant lesquels nous avions reçu la plus belle leçon de géographie de notre vie.

Sur cette leçon se greffent de difficiles, d'angoissants problèmes politiques, économiques, de race et de religion. Si nous voulons maintenir sur tous ces points les droits de la justice, Dieu seul sait à quelles solutions nous aboutirons... Qui donc va enrayer l'émigration vers les États-Unis ? Qui va assurer la survivance française, en ces régions fécondées par le dévouement de nos missionnaires ?

Qui va jeter un pont solide entre l'extrême-ouest et l'est de notre pays ? Notre voyage nous aura fait toucher du doigt ces graves questions et nous aura appris à n'en parler qu'avec d'infinies précautions.

Et l'Université de Montréal aura révélé son existence au soleil couchant.




N.L.C. - B.N.C.
3 3286 02752180 2